

LA FEUILLE DE VIGNE

Paysages, Patrimoine et Environnement de Saint-Remèze

ÉDITO

Notre 30^e Numéro !

Nous pouvons être fiers d'en être arrivés là. Notre *Feuille de Vigne* a été créée au début de l'année 2011, à un rythme de deux numéros par an, chaque semestre. Au début, elle correspondait à une modeste feuille A3 pliée en six parties égales. A partir du N°16, lors du deuxième semestre 2019, nous avons proposé un journal rénové de huit pages, avec une nouvelle identité graphique, davantage d'articles et d'illustrations. La mise en pages était désormais assurée par Maëva Satgé. La dernière étape était un an plus tard, avec le N°18, lors du deuxième semestre 2020, où nous passions à douze pages pleines. Une façon de proposer des articles encore plus longs, mieux illustrés. Son tirage a toujours été limité au nombre d'adhérents de l'association, soit au début 50, puis progressivement entre 100 et 120 exemplaires. En tout cas, une suite de trente numéros sans faille, soit une quarantaine d'articles rédigés par une dizaine d'auteurs, cela illustre la bonne santé de notre association, et même pendant la Covid !

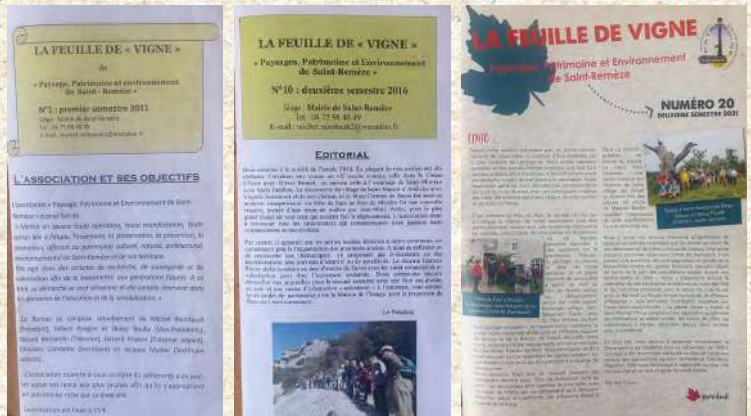


Le village de Saint-Remèze.
Cliché drone Guilhem Moulin.

La *Feuille de Vigne*, ce sont principalement des articles sur l'histoire de Saint-Remèze, mais aussi sur le patrimoine local. Ce fut l'occasion d'apporter des données nouvelles sur les dolmens, les terrasses, les grottes-bergeries, la pierre sèche, le château, l'église, la chapelle sainte Anne, les anciens moulins... Nous trouvons encore des témoignages sur des activités d'antan, comme l'élevage du ver à soie, la tuade du cochon, ou plus récentes comme la lavande, la vigne.

Certains numéros présentent des rubriques consacrées à la cuisine locale, aux savoir-faire de nos anciens. Un rappelle les « us et coutumes » du village.

Nous aurions souhaité sortir un numéro spécial regroupant les meilleures pages de notre *Feuille*, mais le coût trop élevé d'une telle édition de plus de cent pages nous en a vite dissuadés.



Nous espérons que tous ces articles rendront encore longtemps de grands services aux familles du village et à nos touristes, à ceux qui aspirent à la découverte d'un lieu qu'ils ne connaissent pas. Merci à toutes celles et ceux qui ont collaboré à cette publication, ils incarnent la mémoire vivante de notre territoire communal si riche.

Dans ce numéro 30, trois auteurs s'étendent sur des sujets bien différents : René sur les voyages scolaires dans les années 1950-1960, Gérard sur le temps des veillées à Saint-Remèze et Gilbert sur le genévrier.

C'est peut-être l'occasion de passer le flambeau aux plus jeunes qui ont sans doute des attentes, des propositions de textes différentes des nôtres. Ils sont les bienvenus dans notre association. Dans nos adhérents, il y en a certains qui ont envie d'écrire, qui ont des souvenirs, des témoignages, des histoires à nous faire partager. Qu'ils n'hésitent pas à se signaler.

Puisse cette *Feuille de Vigne* continuer à paraître encore longtemps, voire à s'améliorer. Elle a tellement à nous révéler, à nous enrichir. Il y a encore tant à dire sur notre village. Elle est l'un des atouts de notre association avec notre site internet (www.patrimoinestremeze.org), dans lequel on peut retrouver l'intégralité de ces trente numéros.

 Le président

Les voyages scolaires à Saint-Remèze dans les années 1950-1960

René Charmasson

A une époque (2026) où il n'est pas rare d'aller passer un week-end à Amsterdam ou même à New York, il est difficile d'imaginer l'importance, pour un Saint-Remèzien, d'un voyage scolaire pendant les années 1950 ou 60. Avant d'en venir à la période qui me concerne, je tiens à rapporter le tout début des voyages de l'école de Saint-Remèze. D'après les souvenirs de quelques anciens, ils ont commencé dès 1939 par une sortie à l'Aven d'Ornag, avec l'instituteur Lévêque. La photo ci-dessus en est un souvenir précieux (**Fig. 1**). Au premier rang, Marc Reynaud qui a un bras dans le plâtre, et qui essaye de le cacher. Une partie du financement était alors apportée par l'élevage des vers à soie dans les combles de l'école. La guerre arrivant, ces sorties n'ont pu être possibles.



Fig. 1 : Sortie de l'Ecole de Saint-Remèze à l'Aven d'Ornag, 1939. Collection privée.

Dès 1945, le couple Roche a continué par une visite de l'aérodrome de Montélimar. Le voyage s'est fait dans la caisse d'une camionnette. Les écoliers avaient pu voir des avions, bien sûr, mais aussi des militaires et des épaves d'aéronefs détruits vers la fin du conflit. La visite de l'usine Lafarge au Teil a complété la sortie.

En 1946, ce fut Nîmes, la source Perrier à Vergèze et le Pont du Gard. En autocar de la société Auran, conduit par Marcel Redon de Saint-Remèze. Il assurera longtemps ce service.

En 1947, Nice et Monaco en 2 jours.

En 1948, Genève et Chamonix en 2 jours aussi, avec une nuit à Annecy. Visite du Palais des Nations qui hébergeait la toute nouvelle ONU (Organisation

des Nations Unies). Les garçons ont dormi sur de la paille. Des anciens élèves ont aussi participé et leur tenue vestimentaire faisait honneur à notre village.

Je vais ensuite relater quelques souvenirs personnels sur les lieux, les visites, et la vision d'un gamin de 7 à 15 ans.

J'ai découvert cette sortie (périscolaire, dirait-on maintenant) dès mon arrivée à l'école communale de Saint-Remèze à l'automne 1953, j'avais alors 6 ans. En effet, Monsieur Roche rappelait à maintes occasions, les souvenirs du voyage de l'année scolaire précédente en juin 1953 : un périple de 2 jours à Chamonix : le Mont Blanc, la Mer de glace, le train à crémaillère, la grotte de glace, la nuit aux Ouches, etc (**Fig. 2**). Cela me semblait un émerveillement. Les leçons de géographie se référaient souvent à ce vécu auquel je n'avais pas participé.



Fig. 2 : Voyage scolaire à Chamonix, la Mer de glace, 1953. Collection Danielle Mary Soubeyrand.

Vint alors le choix du voyage de 1954. Il y eut d'abord des bruits de couloir qui finirent par s'arrêter sur Le Grau du Roi. Plusieurs semaines avant, les mamans commençaient déjà à penser aux maillots de bain. Les pique-niques viendraient plus tard. Avec les camarades de mon âge, nous imaginions à quoi ressemblait la mer. *Est-ce qu'on voit l'autre rive ?* Bien sûr, aucun de nous ne savait nager. On comptait les jours avant le voyage.

Tous les élèves ne venaient pas, et tous les parents non plus. Bien que financé en partie par la coopérative scolaire, le prix de la sortie pouvait rester prohibitif pour certaines familles. Et puis il y avait les travaux aux champs...

Le jour venu, dès 6 heures, parents et élèves attendaient le car sur la place de l'école. Il arrivait enfin dans un nuage de poussière (les rues n'étaient pas encore bitumées). C'était généralement un car de la société AURAN de Pont-Saint-Esprit et le chauffeur en était Marcel Redon, originaire du village. Les enfants s'entassaient à l'avant (à 3 sur 2 sièges) et les adultes à l'arrière.

Allez, on y va. Partir au-delà de Bourg, Vallon ou Pont-Saint-Esprit était pour moi une découverte. Les panneaux publicitaires (Dubo...Dubon...Dubonnet, Banania, Castrol, CocaCola...) affichaient des images qui ne me disaient rien, mais je les trouvais jolies cependant. La traversée des villages ou petites villes, le trafic, la diversité des véhicules, les travaux de redressement de la côte de Pouzihac avec de gros engins, tout me fascinait.

Et puis vers Remoulins, le Pont du Gard se profile à l'horizon. Tous les élèves se mettent à scander : « le pont du Gard... le pont du Gard... ». Monsieur Roche nous en avait bien parlé dans une leçon d'histoire, mais le voir « en vrai », c'était autre chose (**Fig. 3**). Après un tour du site, on prend un casse-croûte et on repart.



Fig. 3 : Le Pont du Gard. Carte postale.

Enfin, le Grau-du-Roi, la plage et la mer immense (**Fig. 4**). Ce jour-là il y avait de fortes vagues, mais mes parents me surveillaient de près. Maman m'avait tricoté un maillot de bain qui me grattait un peu.

Je n'ai pas gardé de souvenir du lieu du pique-nique. L'après-midi, nous avons fait une promenade en mer sur « La Belle Margot ». Il y a eu ensuite un temps libre en ville, pour prendre une glace, un sirop, un café ou peut être un pastis. La rue principale était pleine de boutiques de souvenirs, d'habillement, de restaurants. J'ai été épaté par un homme qui jouait de la guitare devant un bar. Allez voir ça à Saint-Remèze ! Les gens se promenaient en vêtements bariolés, les façades étaient multicolores,

en contraste avec la couleur grise de Saint-Remèze. *Tout était plus joli.*

Sur le retour, un arrêt au bar à Remoulins. Je commande moi-même un Pschitt. La route vers la maison passe un peu inaperçue ; il fait nuit quand on arrive. Nous allons pouvoir faire de beaux rêves. Et bavarder longtemps avec les camarades pour comparer et commenter nos souvenirs.



Fig. 4 : La jetée du Grau-du-Roi. Carte postale.

L'année suivante (1955) a vu un voyage au lac d'Issarlès. Le voyage étant commun à l'école et aux membres de l'Amicale Laïque, il y avait 2 cars. Lors d'un premier arrêt à Montpezat, l'instituteur a saisi l'occasion pour nous amener à l'entrée du tunnel d'entrée de la centrale hydroélectrique souterraine, nouvellement construite. Leçons de sciences et de géographie.

Passage par le tunnel du Roux initialement prévu pour être ferroviaire. Leçon de géographie.

Puis, le lac d'Issarlès (**Fig. 5**). Attention à ne pas se faire aspirer par le tourbillon au milieu du lac. Comme nous étions très peu nombreux à savoir nager, cela ne risquait pas de nous arriver car nous restions « scotchés » sur les premiers mètres. Leçon de prudence. Promenade vers les maisons troglodytes. Leçon d'histoire. Passage à l'auberge de Peyrebeille. *Un peu la trouille mais pas trop.*



Fig. 5 : Le Lac d'Issarlès. Photo internet.

La descente par la Chavade effraya tous les enfants et peut être aussi certains adultes en raison de l'accident d'autocar qui avait eu lieu l'année précédente. Un autocar dont les freins avaient lâché percuta le parapet du pont à Mayres et tomba dans le lit de l'Ardèche, faisant 19 morts et 25 blessés. *Autant vous dire que je ne fus rassuré qu'après avoir atteint le bas de la côte.*

Le repas du soir (tiré du sac) se fera à Vals-les-Bains. Je suis épaté par le parc aménagé, les parterres de fleurs, les bancs publics, les bacs à sable... Rien de tout cela à Saint-Remèze.

Et en 1956, le Grau du Roi à nouveau. Cette fois, en passant par Arles. On pourra y faire le tour des arènes et voir les berges du Rhône (*non Louis, ce n'est pas la Garonne !*). Puis, les Saintes-Maries-de-la-Mer avec une déambulation dans la ville. Ensuite, passage rapide le long des remparts d'Aigues-Mortes (*ça c'est un château fort !*). Et de nouveau le bain sur la plage du Grau du Roi, *la mer est calme alors j'ai moins peur*. Avec un couple d'amis, mes parents louent un pédalo dont ils partagent l'usage. *Amusant*. Puis ce sera l'incontournable promenade en mer sur la Belle Margot, toujours vaillante (**Fig.6**).

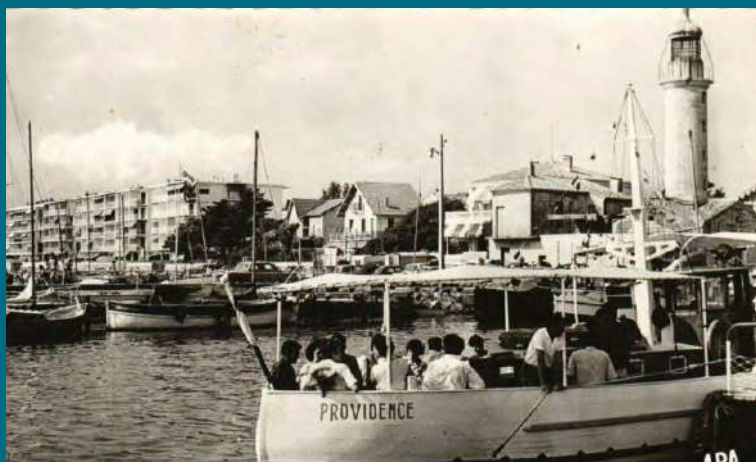


Fig. 6 : Promenade en mer au Grau-du-Roi. Carte postale.

Sur le chemin du retour, arrêt pour visiter des marais salants. En passant près de l'aérodrome de Marguerittes, j'ai le plaisir et l'étonnement d'observer le décollage de planeurs tirés par des voitures.

Et enfin un passage au Pont du Gard pour assister à un spectacle « son et lumière ». Papa m'avait entraîné dans la garrigue sur les hauteurs pour me montrer les énormes projecteurs, et nous avons fait retarder le départ assez longtemps pour avoir droit à une bronca à notre retour.

En 1957, ce fut pour moi le grand voyage : un périple de deux jours à Nice, qui clôturait la dernière année du couple Roche à Saint-Remèze. L'année prochaine, ils seraient mutés vers Montélimar.

Il faisait encore nuit quand parents et élèves commençaient à se rassembler sur la place de

l'école. La route allait être longue. Le premier arrêt pour le casse-croute du matin serait au bord de la RN7, à la sortie de Lambesc. *Avant, j'avais aperçu un endroit avec des rochers qui aurait été mieux que ceux du Devès pour jouer aux cow-boys.*

Une baignade dans la baie d'Anthéor, puis un arrêt sur le port de Cannes. Là, des enfants du cru plongent depuis des gros blocs dans une eau claire. Nous, qui ne savions toujours pas nager, étions épatés en les voyant évoluer sous l'eau. Et puis une personne de notre groupe, un retraité, qui avait vécu à Marseille, va arracher des coquillages sur des rochers et nous en fait déguster. C'est une première pour moi et aussi pour beaucoup d'autres, je pense.

Je n'ai pas de souvenir du pique-nique du midi, mais de la forte chaleur qui régnait dans le car et de notre soif. C'est dire que nous avons beaucoup apprécié l'arrêt dans une grande avenue de Nice (**Fig. 7**), pour aller prendre des rafraichissements chez une dame qui avait de la famille à Saint-Remèze (Norbert Auriol) et qui employait une dame, elle aussi de Saint-Remèze (Léona Brunel). L'appartement n'étant pas grand, nous avons dû faire deux groupes. L'un se rafraichissait pendant que l'autre patientait en bas. Les boissons variées (limonade, sodas, bières, etc) et surtout fraîches ont été un régal pour nous.



Fig. 7 : Nice, promenade des Anglais. Carte postale ancienne.

Et puis c'est l'arrivée à l'Auberge de jeunesse, sur les hauteurs de la ville. Installation dans des tentes marabouts avec des lits de camp pour les enfants, et des chambres ou dortoir pour les adultes. Nous étions tous excités. Le repas pris en terrasse a été à base de pâtes : soupe de vermicelles, raviolis et pâtes. Endormissement un peu difficile sous la tente car nous avons un peu chahuté.

Le lendemain, dès le petit déjeuner avalé, nous prenons la direction de Monaco. La visite libre du musée océanographique nous occupera une grande partie de la matinée. *Pour ma part j'ai été plus séduit par les maquettes de bateaux que par les poissons (naturalisés ou en aquarium).*

Ensuite, nous nous déplacerons devant le Palais pour assister à la relève de la garde (**Fig. 8**). Quel magnifique spectacle, surtout pour nous, enfants ! Quartier libre pour aller déjeuner au restaurant. Pour moi, c'est aussi un évènement, peut-être la première fois, je crois.



Fig. 8 : Relève de la garde, place du Palais à Monaco.
Carte postale.

Et puis, c'est le retour vers l'Ardèche, avec une baignade à la plage de Cannes La Bocca. Le soir, nous aurons un dernier casse-croute au bord de la route nationale à l'entrée de Brignoles. Et là, papa me raconte que le gardien de but de l'équipe de France de foot est Jean-Jacques Marcel, le fils du maire. Il en sait des choses mon père ! Peut-être avait-on commenté lors de la montée vers le Laoul les lumières de la plaine de Pierrelatte. On situait nettement quelques amas comme Donzère, Pierrelatte, Bourg, Lapalud, et aussi le tracé du canal EDF, alors jalonné par les lampadaires. Tout le reste était dans le noir. Cela a beaucoup changé depuis. Je pense qu'à l'arrivée à Saint-Remèze je devais dormir, saoulé par tant d'évènements. Ainsi, se terminait en apothéose l'affectation du couple Roche à Saint-Remèze.

En 1958, c'était au tour de Monsieur et Madame Miran d'organiser les sorties scolaires. Cette année-là ce fut Lyon.

D'abord la colline de Fourvière, avec la basilique et le point de vue sur la ville. Tout près de là, le théâtre romain ne m'avait pas impressionné du tout. Il était tout cassé. Puis, la visite du parc de la Tête d'Or (**Fig.9**). C'est certainement là que j'y ai vu ma première girafe ou mon premier rhinocéros ; les chèvres, les poules ou les chevaux, nous connaissions...



Fig. 9 : Lyon, entrée principale du parc de la Tête d'Or.
Photo internet.

En passant dans « le couloir de la chimie », au sud de la ville, papa me signale une usine en me disant « c'est là qu'on fabrique les cachets d'aspirine ».

1959 nous emmènera à Sète. Un premier arrêt aux jardins du Peyrou à Montpellier pour un petit déjeuner tiré du sac. L'instituteur nous montre les bâtiments de l'université en nous disant qu'après le lycée on pourrait aller y étudier. Un projet bien trop lointain pour m'y intéresser.

Passage près de la raffinerie de Frontignan avec ses torchères qui « gaspillent du gaz ». Une visite des marais salants, au passage. Puis, c'est la plage de la Corniche où nous prenons le bain dans une eau calme, et aussi le repas tiré du sac.

Ensuite ce sera un passage sur les quais où de nombreux bateaux sont amarrés. Notre maître essaie, sans succès, de négocier la visite d'un petit cargo (**Fig. 10**). Cela m'aurait bien plu.



Fig. 10 : Le canal de Sète. Photo internet.

Le car nous conduit ensuite sur le Mont Saint-Clair pour une visite du phare. J'ai surtout retenu l'embouteillage dans l'escalier (**Fig. 11**).

Je ne m'y attarde plus, mais toutes les occasions étaient saisies pour relier ce que nous voyions, aux leçons d'histoire, de géographie ou de sciences naturelles, en passant peut-être par du calcul. Je n'ai pas encore parlé des chants, mais comme pour les leçons, ils étaient présents dans toutes ces sorties. Depuis ceux appris à l'école (du genre « A la belle fontaine... »), jusqu'aux succès entendus à la radio (Dalida, Line Renaud), en passant par « j'aime le jambon et la saucisse... » ou « Jeanneton prend sa faucille... ».



Fig. 11 : Sète, phare du Mont-Saint-Clair.

En 1960, Briançon sera notre but. Nous découvrons le barrage de Serre-Ponçon, pas tout à fait achevé encore, car de très gros engins continuent de déverser des matériaux vers le sommet de la construction (**Fig. 12**). La ville de Briançon est abordée par le haut pour la visite de la cité Vauban (**Fig. 13**). Je suis passionné par toutes ces constructions militaires. L'après-midi verra la grimpée du col du Lautaret. Monsieur Miran nous indique le glacier de la Meije, *sans que cela ne suscite un quelconque intérêt chez moi*. Nous arriverons à Grenoble pour un coup d'œil sur la ville et le fort de la Bastille vers lequel montent les cabines du téléphérique. Casse-croûte dans les Jardins de Ville, en bordure de l'Isère. Retour paisible à la maison.



Fig. 12 : Barrage et lac de Serre-Ponçon. Carte postale.



Fig. 13 : Briançon, la cité Vauban. Photo internet.

En juin 1961, se termine ma dernière année à l'école de Saint-Remèze. Le but du voyage sera Marseille ; la sortie étant couplée avec celle de l'Amicale Laïque, nous étions deux cars.

Notre première étape pour le casse-croûte du petit déjeuner sera en centre-ville de Salon-de-Provence, au pied du Château de l'Empéri. Je me souviens d'une voiture exposée dans la vitrine du Monoprix voisin : une Ami 6, un modèle qui venait juste d'être mis sur le marché.

Puis c'est l'aéroport de Marignane où nous pouvons monter à la tour de contrôle. Derrière des vitres, nous pouvons observer le travail des contrôleurs aériens. Ensuite, nous restons un long moment sur les terrasses pour voir les avions évoluer sur les pistes, ou mieux, décoller et atterrir. Il y a bien longtemps que les terrasses sont fermées au public.

Arrivés à Marseille, nous visitons le parc du palais Longchamp ainsi que son zoo, avant d'y prendre le repas tiré du sac.

Passage à Notre-Dame de la Garde (**Fig. 14**). Le tank exposé juste avant le sommet (en mémoire de la Libération de la ville, en août 1944) est le premier que je vois. La vue depuis les terrasses permet de découvrir l'ensemble de la ville et de la rade.



Fig. 14 : Marseille, Notre-Dame-de-la-Garde. Photo internet.

Puis, ce sera le Vieux-Port avec une déambulation sur les quais (**Fig. 15**). Je me souviens des marchandes de glaces qui insistaient beaucoup pour placer leur marchandise. Si on arrive à en placer une, tout le car va suivre. Entendu un dialogue à la Pagnol : « Non, on ne veut pas de glace car on va se baigner et ça risque de nous faire mal... Allez va, c'est plutôt à ton porte-monnaie que ça va faire mal ! ».



Fig. 15 : Marseille, le Vieux-Port. Photo internet.

Un court arrêt sans sortir du car, devant « la Maison du fada ». Pour moi, Le Corbusier ou pas, rien d'extraordinaire à voir.

Il y aura ensuite la visite du château d'If. Comme je ne connaissais pas l'histoire du Comte de Monte Cristo, j'ai surtout apprécié la sortie en bateau.

Nous quittons Marseille pour une baignade sur la plage de Carry-Le-Rouet. Le trajet a été ponctué par un léger accident. A cause d'un trafic assez chargé, la circulation se faisant « en accordéon », le second car qui devait trop coller au premier, l'a percuté. Les dégâts ont été assez minimes. Etant à l'arrière du premier car, j'ai pu voir le second véhicule nous arriver dessus, puis nous percuter. Un événement qui cassait la routine. Baignade sans surprise.

Ne sachant toujours pas nager, j'étais épaté par les quelques adultes qui s'éloignaient à quelques centaines de mètres de la plage.

Nous reprenons le chemin du retour avec un pique-nique à Martigues où nous avons été dévorés par des nuages de moustiques. Au moins à Saint-Remèze, nous n'avons pas ça.

En 1962, étant scolarisé au lycée, je n'aurais pas dû participer au voyage scolaire. Mais (toute modestie mise à part), j'avais fait une excellente année scolaire et papa venait fortuitement de rencontrer mon prof de maths qui n'avait pas tari d'éloges à mon sujet. Alors, j'ai été autorisé à y participer ; le but était le Vercors et Grenoble.

Première étape à Die où nous avons pu visiter (grâce à Hervé Boulle, alors courtier en vin) la Cave coopérative. Peu d'intérêt pour moi, nous en avons une chez nous.

Montée sur le plateau du Vercors par le col du Rousset et un arrêt à Vassieux-en-Vercors pour nous montrer quelques vestiges des événements dramatiques de juillet 1944, comme des carcasses de planeurs ou des armes rouillées. Je commençais à m'intéresser à l'histoire.

Puis, ce fut la Grotte de la Luire dont le porche avait servi d'hôpital pour les maquisards blessés. J'en ai surtout retenu la présence de béquilles, quelques ustensiles médicaux, des lits de camp.

Une halte à l'entrée des Grands Goulets où nous avons pu faire quelques pas sur le début de la route, c'était étroit et humide.

Arrêt au village martyr de La Chapelle-en-Vercors, incendié par les Allemands qui y fusillèrent aussi une quinzaine d'hommes.

Nous arrivons à Grenoble, où grâce à Hervé Boulle, alors correspondant local du journal « le Dauphiné Libéré », nous avons pu en visiter l'imprimerie. J'avais été épaté par les grosses machines qui crachaient les journaux avec beaucoup de raffut (**Fig. 16**).

Et enfin, les Jardins de Ville au bord de l'Isère pour le pique-nique du soir. Même endroit que lors du voyage de 1960. Mais cette fois, grâce à Jackie Roche (rien à voir avec nos anciens instituteurs), la femme de ménage, cuisinière, et nounou chez le couple Miran, qui était originaire de Grenoble, nous avons en quelques pas découvert la Place Grenette (**Fig. 17**). En effet, il suffisait de franchir un passage vouté un peu caché pour changer d'ambiance, en passant d'un parc paisible à un centre-ville très animé avec des bars, des restaurants, des commerces, des hôtels. Les lumières de la ville...



Fig. 16 : Visite de l'imprimerie du Dauphiné libéré. Collection privée.



Fig. 17 : Grenoble, place Grenette. Carte postale.

Ainsi se terminait pour moi la série des voyages scolaires de mon école primaire. J'en ai gardé des souvenirs inoubliables que j'ai essayé de vous faire partager. Peut-être d'autres personnes pourront écrire la suite ?

Je tiens à remercier ici les anciens de l'école qui ont pu me renseigner sur la période 1936 à 1953 : Yves Reynaud, Jean Reynaud, Max Tailland, Danièle Soubeyrand et Roland Lascombe.

Le temps des veillées à Saint-Remèze

Gérard Mialon

- C'était au temps où la TV, les consoles et les réseaux sociaux n'avaient pas encore commencé leur œuvre destructrice de la société au profit de l'individualisme que nous connaissons à présent.
- Comment était déclenchée « la veillée » ? En allant faire ses courses à l'épicerie du village ou chez le boulanger ou plus simplement au retour des champs, au cours d'une rencontre fortuite avec un parent, des amis, un voisin, le maître ou la maîtresse de maison, au cours d'une petite conversation pour se saluer (cela pouvait prendre un bon quart d'heure), lançait une invitation informelle à participer à une veillée. Le jour était fixé, l'heure toujours la même ; après le repas du soir.
- Ces rencontres se passaient pendant la période hivernale au cours de laquelle le rythme de travail des paysans passait au ralenti, les travaux des champs leur laissant enfin un peu de répit. Parfois plusieurs familles pouvaient être invitées à la même soirée. Dans ces circonstances, l'invitant prenait soins de n'inviter que des familles qui n'avaient pas d'antagonisme notoire.
- Après le repas du soir les invités se mettaient en mouvement vers la famille qui allait les accueillir pour la soirée. Le trajet se faisait le plus souvent à pied, une lampe tempête à pétrole à la main, ou plus tard une lampe de poche à pile plate 4,5 volts, la célèbre Wonder. Nous allions ainsi en marchant dans la nuit parfois à plus d'un km pour ceux qui habitaient dans les fermes. Je me souviens être allé veiller à Micalen en partant de Martinade et en transitant par le hameau de Briange. À cette époque, on se déplaçait beaucoup à pied et des sentiers existaient reliant au plus court une ferme à l'autre. Un vrai réseau dans la campagne. Pour les gens habitant à l'intérieur du village c'était plus simple; il suffisait parfois de traverser la rue pour participer à une veillée chez les voisins.
- Certaines maisons avaient la réputation d'avoir la pièce commune enfumée à cause du mauvais tirage de la cheminée à feu ouvert et du mauvais bois qui était utilisé, souvent un « pèdge » (*). Celui-ci se consumait sans s'enflammer, très souvent la base d'un vieux mûrier dont on n'avait pas trop attendu son séchage avant de le brûler. En prime avec le mûrier on avait droit à une projection d'escarbilles à une fréquence régulière tout au long de la soirée. La solution ultime était l'ouverture de la porte d'entrée, pour ne pas mourir asphyxié. C'était un choix dans ces maisons, soit être asphyxié soit supporter le froid. Mais nous avons réalisé la veillée, une forme de respect et de politesse envers les personnes à l'origine de l'invitation. Bien entendu, on ne faisait l'effort qu'une seule fois au cours de l'hiver de passer la soirée dans de telles maisons alors que les veillées se répétaient bien quelques fois surtout avec les voisins les plus proches. Il était rare qu'une semaine ne se passe sans au moins une veillée.



- Organisation de la veillée : la « bauge » (**) d'amandes à « payer » (***) était apportée sur la table de la salle commune par le maître de maison. Tout le monde s'installait autour et sortait son opinel pour aider à ôter les peaux les plus coriaces. Pendant ce temps la maîtresse de maison s'affairait près de la cuisinière à bois ou de la cheminée pour préparer un gâteau. Dans certaines maisons où la salle commune était peu chauffée, la maîtresse de maison grattait vivement le foyer de la cuisinière à bois pour faire tomber des braises dans le cendrier. Le tiroir-cendrier de la cuisinière était ensuite retiré et glissé sous la table où tous étaient réunis.

- Dès la fin du tri des amandes la toile cirée de la table était nettoyée, assiettes, verres et couverts étaient distribués et le gâteau sorti du four était partagé accompagné d'une boisson (sirop pour les enfants, vin blanc ou vin mousseux pour les grands).

- Anecdote pour le mousseux ; lorsque nous allions veiller chez nos voisins à la ferme de Barrès, le vin était maintenu au frais à l'extérieur dans la plate-bande de persil (les réfrigérateurs n'existaient pas à la campagne). De surcroît, chez eux il n'y avait pas encore l'électricité. Ils s'éclairaient à la lampe à pétrole suspendue au milieu de la pièce. Il n'y avait pas de cuisinière à bois et tout se passait dans la cheminée à feu ouvert. Je ne me souviens plus mais ça ne devait pas être un gâteau, plutôt des crêpes qui étaient faites à la poêle directement sur la braise de la cheminée.

- Dès que le gâteau (ou les crêpes) était mangé on nettoyait à nouveau la table, on apportait le tapis et la plupart des participants se mettaient à jouer aux cartes. Les autres se racontaient des histoires et bien entendu tous les cancons qui circulaient dans le village à cette époque étaient évoqués. Les sujets sur la politique n'étaient que très rarement voire jamais abordés. A ce sujet, une cousine présente à une veillée qui avait eu lieu chez nous avant ma naissance, me rapportait l'anecdote suivante ; une voisine, réputée pour ses commérages, avait l'habitude de se cacher derrière un journal lui servant de paravent pour déblatérer à voix basse à ma mère une histoire s'étant passée au village. Mon père, grand farceur, s'était approché en douce et avait mis le feu au journal avec son briquet. Grande rigolade de l'assemblée et une bonne leçon pour la commère.

- Les enfants, après quelques jeux de société ou improvisés, se blottissaient au plus près du feu jusqu'à sombrer dans un profond sommeil.

- Parties de cartes terminées, pour les invités il fallait prévoir le retour. Nous prenions congé sans avoir oublié de féliciter la cuisinière pour son excellent gâteau et très souvent en ayant fixé la date de la veillée suivante en retour. Nous voilà repartis sur le chemin du retour, la lampe tempête rallumée. Le retour était souvent douloureux pour les enfants qui s'étaient endormis en fin de veillée (la rencontre durait jusqu'à minuit, voire plus). Etant enfant nous marchions comme des somnambules les yeux fermés, une main accrochée fermement à la main d'un des parents. Aucun souvenir d'un trajet retour.

- L'apparition de la télévision a commencé la mise à mort de ces rassemblements ancestraux. Mais quelle nostalgie pour cette époque pendant laquelle les échanges entre les gens du village étaient nombreux, chaleureux et humains.

(*) le pied d'un vieil arbre arraché

(**) sac de jute contenant une vingtaine de kilos d'amandes

(***) peler, ôter la coque extérieure des amandes



Salomé MIALON-DENANCY ©

Qui s'y frotte s'y pique

Gilbert Pangon

Le cade se distingue du genévrier commun par son aspect. Les aiguilles et les baies sont très différentes. Si les aiguilles du cade sont piquantes et marquées de deux bandes blanches sur la surface supérieure, celles du genévrier n'en ont qu'une. Les baies du cade sont de couleur verte, puis rouge brun l'année suivante (**Fig. 1**).



Fig. 1 : Baies de cade.

Le genévrier commun produit quant à lui des baies bien connues des cuisiniers pour aromatiser les plats comme la choucroute dans l'est de la France ou des pâtés de campagne. Les fruits du genévrier sont beaucoup plus petits que ceux du cade et se distinguent par leur couleur bleutée à maturité (**Fig. 2**).



Fig. 2 : Baies de genévrier commun.

Récoltées après les premières gelées, ces baies du genévrier rentrent dans la fabrication d'une liqueur artisanale très appréciée localement. Cueillies à maturité, elles sont mises à macérer dans de l'eau de vie de marc de raisin. On ajoute du sucre et parfois quelques quartiers d'agrumes, selon une recette transmise de génération en génération. Appréciée pour son parfum puissant et résineux, cette liqueur réputée pour ses vertus digestives faisait partie du savoir-faire local. La transmission orale de cette recette pouvait varier d'une famille à l'autre (**Fig. 3**).

Au-delà de nos régions, le genévrier a donné naissance à des boissons célèbres. Chez nos amis anglais, on trouve le gin, boisson spiritueuse obtenue en aromatisant un alcool d'origine agricole avec des baies de genévrier. Beaucoup pensent à tort que le gin est né en Angleterre,



Fig. 3 : La liqueur de genévrier de Gilbert.

en réalité il puise ses origines aux Pays-Bas où apparaît dès le xve siècle une boisson médicinale appelée *genever*. Chez nos voisins Belges, le genévrier est une boisson très appréciée, cet alcool un peu comparable au gin est considéré comme la boisson nationale, non seulement en Belgique mais aussi en Hollande, pays qui en revendique la paternité. En plus des baies de genévrier, l'alcool est souvent aromatisé avec des fruits tel que le melon, la pomme ou l'abricot.

L'huile de cade, fabriquée dans un four de construction massive en pierres, est obtenue par la combustion incomplète du bois de genévrier-cade. Il s'agit d'un très ancien remède populaire provençal. Ce liquide épais, de couleur brun-noir et à l'odeur très forte, était autrefois bien connu des habitants du village. Dans nos campagnes, l'huile de cade était surtout utilisée en médecine vétérinaire. Elle servait notamment à soigner le piétin du mouton et possédait également une action répulsive contre les tiques et les puces. Le piétin est une maladie contagieuse chez les ovins et les caprins. La maladie s'implante dans un troupeau sain par l'introduction d'animaux infectés. Le traitement avait lieu par le passage des animaux dans un pédiluve d'eau propre et d'huile de cade (**Fig. 4**). Les chasseurs et les bergers lui prêtaient d'autres usages comme celui de badigeonner légèrement la vulve des chiennes en chaleur pour éloigner les mâles attirés par l'odeur.



Fig. 4 : Le passage d'ovins dans un pédiluve. Cliché vers 1940. Collection G. Pangon

Le cade pousse à l'état sauvage dans nos régions, plus particulièrement dans les terres en jachère où il prend la place de cultures anciennes comme la vigne ou la lavande. Bien connue des maîtresses de maison, la sciure de bois de cade est un encens naturel ; placée dans les armoires

elle parfume le linge et chasse les insectes. On pouvait y mettre des rondelles de bois de cade. Son parfum puissant, naturellement répulsif, en faisait un allié précieux au quotidien.

L'huile essentielle du genévrier a des propriétés anti-inflammatoire et cicatrisante.

Elle aide à calmer les démangeaisons, les piqûres d'insectes ou l'eczéma.

Antiseptique, l'huile essentielle calme les petits bobos. Les parties de la plante utilisées sont le bois et les rameaux, on obtient l'huile par distillation à la vapeur d'eau.

Savez-vous que la marque Cadum vient du mot cade, mot provençal pour désigner un genévrier. En 1907, un homme d'affaires Américain Michel Windburn est guéri d'un eczéma rebelle grâce à une pommade à base d'huile de cade élaborée par un pharmacien. Les deux hommes s'associent et fondent la société Cadum dans la région parisienne (**Fig. 5**).



Fig. 5 : L'une des premières voitures publicitaires Cadum.

A Saint-Remèze, le bois de cade était autrefois largement utilisé comme matériaux de construction, en particulier pour les toitures. Avec on faisait des chevrons solides et robustes destinés à soutenir la couverture des maisons faite de tuiles d'argile, grâce à sa résistance naturelle. Reconnue pour ses qualités imputrescibles, le cade servait également à fabriquer des piquets de clôture ainsi que les piquets de vigne, destinés à discipliner les rangées et à soutenir les ceps (**Fig. 6**). Exposés aux intempéries, ils résistaient remarquablement aux blessures du temps et à l'humidité. Sa longévité exceptionnelle permettait une utilisation sur plusieurs générations, faisant du cade un matériau précieux, économique et parfaitement adapté aux contraintes du territoire. Son emploi témoigne du savoir-faire local et de l'ingéniosité des habitants, qui savaient tirer parti des ressources offertes par leur environnement.



Fig. 6 : Exemples de piquets en cade.

Le genévrier de Phénicie, qu'on appelle chez nous le cade-sourbie, est un arbuste peu exigeant. Il croît extrêmement lentement. On en a trouvé des exemplaires dans les Gorges qui ont plus de 1 500 ans ! Dépourvu d'aiguilles piquantes, il était autrefois utilisé comme sapin de Noël et décorait de nombreuses maisons. Quelques branches étaient encore accrochées aux poutres ou disposées près de la crèche. Le bon sens paysan savait adapter leurs usages aux ressources locales.

Attention, les baies du genévrier de Phénicie et du cade sont toxiques pour l'homme. Leur ingestion peut provoquer des troubles graves. De même, l'huile essentielle très concentrée peut être dangereuse, voire mortelle si elle est mal utilisée. Ces précautions rappellent que si les plantes ont longtemps été utilisées pour des usages traditionnels, leurs manipulations nécessitaient une connaissance précise.

Si les fruits du cade, de couleur rouge brun, sont toxiques pour l'homme, ils font en revanche le bonheur de nombreux animaux de la garrigue. La fouine, petit carnivore discret, se régale de ces baies. En déposant ses excréments, elle contribue involontairement à la dissémination des graines, favorisant ainsi l'implantation de nouvelles pousses. Le merle et la grive quant à eux se nourrissent volontiers de ces baies durant l'hiver, lorsque la nourriture se fait plus rare. Le cade joue alors un rôle essentiel dans l'équilibre de l'écosystème offrant une ressource alimentaire à la faune locale.

Le cade, arbuste multicentenaire, n'a pas fini d'orner la garrigue ni de dessiner les silhouettes tourmentées des majestueuses gorges de l'Ardèche. Accroché aux sols pauvres et calcaires, il témoigne de la force du vivant et participe depuis toujours à l'identité sauvage et authentique de notre territoire.

LIQUEUR DE GENIÈVRE :

**Pour 2 litres d'eau de vie à 50 degrés :
une orange coupée en quartiers
700 gr de sucre**

**2 verres de baies de genièvre, trois
quarts de noires, un quart de vertes
5 feuilles de verveine
1 bâton de vanille.**

**Laisser macérer 40 jours.
Filtrer.**

Servir très frais.

**Ramasser les baies après les premières
gelées pour éviter les insectes.**

Animations passées et à venir



Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.

Depuis notre précédent numéro, l'association a proposé de nombreuses animations au fil des mois, sans compter nos habituelles randonnées patrimoniales. Il y a eu la traditionnelle Fête du Pain à Micalin, la visite de Villeneuve-lès-Avignon (**Photo 1**), celle de Bourg-Saint-Andéol avec l'association *Patrimoine bourguésan*. L'été fut particulièrement bien rempli avec, le dimanche 5 juillet, une Déambulation musicale dans le village et à la chapelle sainte Anne assurée par le groupe *Music'All* de Limonest.



Soirée de l'Eclipse, butte de la Plaine d'Aurèle.

Le mardi 4 août, en soirée, après le marché, c'était le groupe *Gipsy Soy* qui se produisait place du Château. L'occasion de faire revivre cette place au cœur de l'été et de créer un événement intergénérationnel pour le village, le plateau et nos touristes.

Le 12 août, c'était l'Eclipse du soleil et la Nuit des Etoiles avec le *Club Astro Ophiuchus* de la Pallud sur la butte Point Afrique de la plaine d'Aurèle (**Photo 2**). Un gros succès, inattendu, avec plus de 700 personnes sur le site, et beaucoup de stress question sécurité !

Il y a eu trois expositions à la chapelle pour la faire revivre, en attendant la réfection de sa toiture menée conjointement avec la Fondation du Patrimoine, le Département et la Mairie, qui devrait aboutir prochainement. Une assurée avec l'association *Terre et Soie* de Saint-Remèze, une de photos avec Jean-Claude Ollivier et une toute récente sur des dessins à l'encre de Chine de Georges Champion (**Photo 3**).



Finissage Exposition Georges Champion à la Chapelle sainte Anne.

Les deux dernières ont donné lieu à des événements festifs dans le parc, plutôt réussis, confirmant le potentiel culturel de ce monument à l'entrée du village. Merci à tous les bénévoles qui ont assuré les permanences.

À VENIR

Mardi 13 octobre, journée à Sommières (Gard) et à Ambrussum (site archéologique). Visite gratuite assurée par André Tourel, limitée à 25 personnes. Déplacement en covoiturage (environ 110 km par Alès). Départ à 7h45 de Saint-Remèze, local des Pompiers. Repas du midi en restaurant *La Maison d'Avignon* à 25€. S'inscrire auprès de Michel (Tél.0682428451 ou michel.raimbault2@wanadoo.fr).

Samedi 24 octobre, Castagnade à la salle polyvalente, avec repas et animation musicale. Limitée à 110 personnes. Réservation obligatoire. Précisions à venir.

Jeudi 19 novembre, Atelier caillette animé par notre « reine de la Caillette 2025 », Sylvette Mialon. Limité à 20 personnes adhérentes. Suivi d'un repas participatif ouvert à 50 personnes adhérentes le lendemain. Penser à s'inscrire.

Verndredi 13 novembre, conférence sur le Loup par Denis Doublet, porte-parole de *FERUS*. Salle polyvalente, 18 h.

Les randonnées patrimoniales reprendront dans la deuxième quinzaine du mois de septembre. De nombreux lieux sont déjà envisagés : Sceautres, Cornillon sur le Chassezac, Marcols-les-Eaux, la Baume de Ronze, Bollène, Saint-Ambroix, Montalet...

Siège : Mairie de Saint-Remèze
04 75 98 48 49
michel.raimbault2@wanadoo.fr
www.patrimoinestremeze.org